
PRIX COAL 2018



LE PRIX COAL 2018

Depuis une décennie, COAL s'engage aux côtés des artistes qui souhaitent donner toute sa place à la culture comme ressort majeur pour une transition écologique et solidaire. La crise écologique globale touche aujourd'hui l'ensemble des sociétés, des territoires et des activités, que ce soit par les changements climatiques, la raréfaction des ressources, les pollutions diverses ou l'érosion de la biodiversité. Une crise globale qui s'entrecroise avec ses conséquences économiques et sociales. Mais cette crise est aussi une crise culturelle. Les valeurs et les représentations dominantes – notre culture mondialisée – déterminent nos comportements individuels et collectifs, et in fine notre impact collectif sur la planète. Aussi, les solutions à apporter à cette crise ne peuvent être que politiques et techniques. La culture peut en être un acteur majeur. C'est ce que promeut COAL depuis sa fondation en 2008.

Cette année, et à l'occasion des 10 ans de COAL, nous constatons les prémices d'un renouveau du mouvement engagé qui confirme tout le sens de ce Prix. En dix ans, celui-ci est devenu le rendez-vous international des artistes, qui s'emparent du principal enjeu universel de notre époque : l'écologie. Cette année encore, plus de 350 artistes issus de 66 pays représentant les six continents ont concouru dans le cadre d'un appel à projets international. Les dix artistes nominés ont été retenus pour les qualités esthétiques de leur proposition, leur pertinence au regard des enjeux environnementaux, leur inventivité, leur capacité à transmettre et à transformer, ainsi que leur démarche sociale et participative. Ensemble, ils démontrent combien la création, dans sa diversité de formes et d'actions, constitue une force incontournable pour construire l'avenir de nos sociétés.

Le Prix COAL 2018 est parrainé par le ministère de la Culture et le ministère de la Transition écologique et solidaire, bénéficie du soutien du ministère de la Culture, de l'Union européenne et du réseau Imagine 2020, ainsi que du musée de la Chasse et de la Nature – Fondation François Sommer.

LA DOTATION DU PRIX COAL ART ET ENVIRONNEMENT 2018

Le lauréat du Prix COAL Art et Environnement 2018 bénéficie d'une dotation de 5 000 euros et d'une résidence de création artistique au domaine de Belval, assortie d'une aide financière à la production allouée par la Fondation François Sommer.

Cette Fondation, reconnue d'utilité publique depuis sa création le 30 novembre 1966, a été voulue par Jacqueline et François Sommer, pionniers de la mise en œuvre d'une écologie humaniste. Fidèle aux engagements de ses fondateurs, elle œuvre pour la protection d'une biodiversité où l'homme trouve sa juste place, pour une utilisation respectueuse des ressources de la nature et le partage des richesses du patrimoine naturel, artistique et culturel.

Le domaine de Belval se situe sur la commune de Belval-Bois-des-Dames. D'une superficie de 600 ha clos, il est essentiellement forestier et ponctué de prairies et de 40 ha d'étangs. Véritable observatoire de la ruralité et de la vie sauvage, il accueille chaque année des artistes, sollicités pour l'intérêt de leur contribution au renouvellement de la vision du rapport de l'homme à son environnement naturel. Témoin de l'attachement de la Fondation à soutenir la création artistique contemporaine, la résidence au domaine de Belval contribue à la diffusion des œuvres auprès d'un large public. Elle met également au service de la création un réseau de compétences complémentaires portées par les équipes scientifiques et pédagogiques du musée de la Chasse et de la Nature, et du domaine de Belval.

LE JURY DU PRIX COAL 2018

Claude d'Anthenaise

Conservateur général du patrimoine, directeur du musée de la Chasse et de la Nature

Monique Barbaroux

Haute fonctionnaire au développement durable du ministère de la Culture

Pierre-Emmanuel Becherand

Responsable de la mission Culture et Création de la Société du Grand Paris

Nicola Delon

Architecte, cofondateur du collectif Encore Heureux

Martin Guinard-Terrin

Artiste et commissaire d'exposition

Marianne Lanavère

Directrice du Centre international d'art et du paysage de l'île de Vassivière

Marnix Bonnike

Directeur du *Learning center* Ville durable de la Halle aux sucres, Dunkerque

LES DIX ARTISTES FINALISTES DU PRIX COAL 2018

Alexandra Daisy Ginsberg (ANGLETERRE)

The Substitute

Belén Rodríguez (ESPAGNE)

Supersuperficie

Cecilia Jonsson (SUÈDE)

Tides

Clément Richem (FRANCE)

Babel

Elise Alloin (FRANCE)

La Dynamique du phosphore

Jacques Lœuille (FRANCE)

The Birds of America

Jason deCaires Taylor (ANGLETERRE)

The Sculpture Coralarium

Lise Autogena, Joshua Portway & Ele Carpenter (DAN/UK)

Kuannersuit; Kvanefjeld:

The Community Radiation Monitoring Project

Martine Feipel & Jean Bechameil (BELGIQUE)

Cités d'urgences - Apus Apus

Rocio Berenguer (ESPAGNE)

G5_Inter-espèces

THE SUBSTITUTE

Les humains démontrent dans l'Histoire une fascination pour la vie... En 1515, c'est un rhinocéros indien, spécimen inconnu en Europe, qui fut offert et expédié par bateau au pape Léon X depuis le Portugal, mais qui périt dans ce voyage au large de l'Italie. Le graveur Albrecht Dürer ne le vit donc jamais, mais en eut le récit et en fit une « reproduction erronée » devenue célèbre, copiée et diffusée. En 2018, ce sont des experts en intelligence artificielle (IA) de Google DeepMind qui ont montré qu'en apprenant à un agent artificiel à naviguer dans une boîte, celui-ci développait un modèle de « cellule de grille » – un type de neurone présent dans le cerveau de certains mammifères qui leur permet d'évaluer leur position dans l'espace.

Croisement des histoires, au même moment, le dernier mâle des rhinocéros blancs du Nord s'éteignait. Son ADN, son sperme et ses tissus ont été conservés dans une version contemporaine et biotechnologique du cabinet de curiosités.

Une approche solutionniste qui offre la perspective d'une résurrection de l'espèce et de son patrimoine génétique singulier. Se posent alors ces questions : que produirait une erreur de répllication ? Comment un spécimen isolé pourrait-il apprendre à être un rhinocéros blanc du Nord ?

Aujourd'hui, les humains sont plus préoccupés par la création de nouvelles formes de vie que par la préservation de l'existant. *The Substitute* explore ce paradoxe. Une installation immersive montrera la version numérique d'un rhinocéros blanc grandeur nature errant dans un espace cloisonné. Grâce à l'IA, il deviendra de plus en plus « vivant », affinera son itinéraire grâce aux données fournies par DeepMind et calquera son apparence sur ce qu'il « apprendra » en regardant des vidéos de rhinocéros sur YouTube.

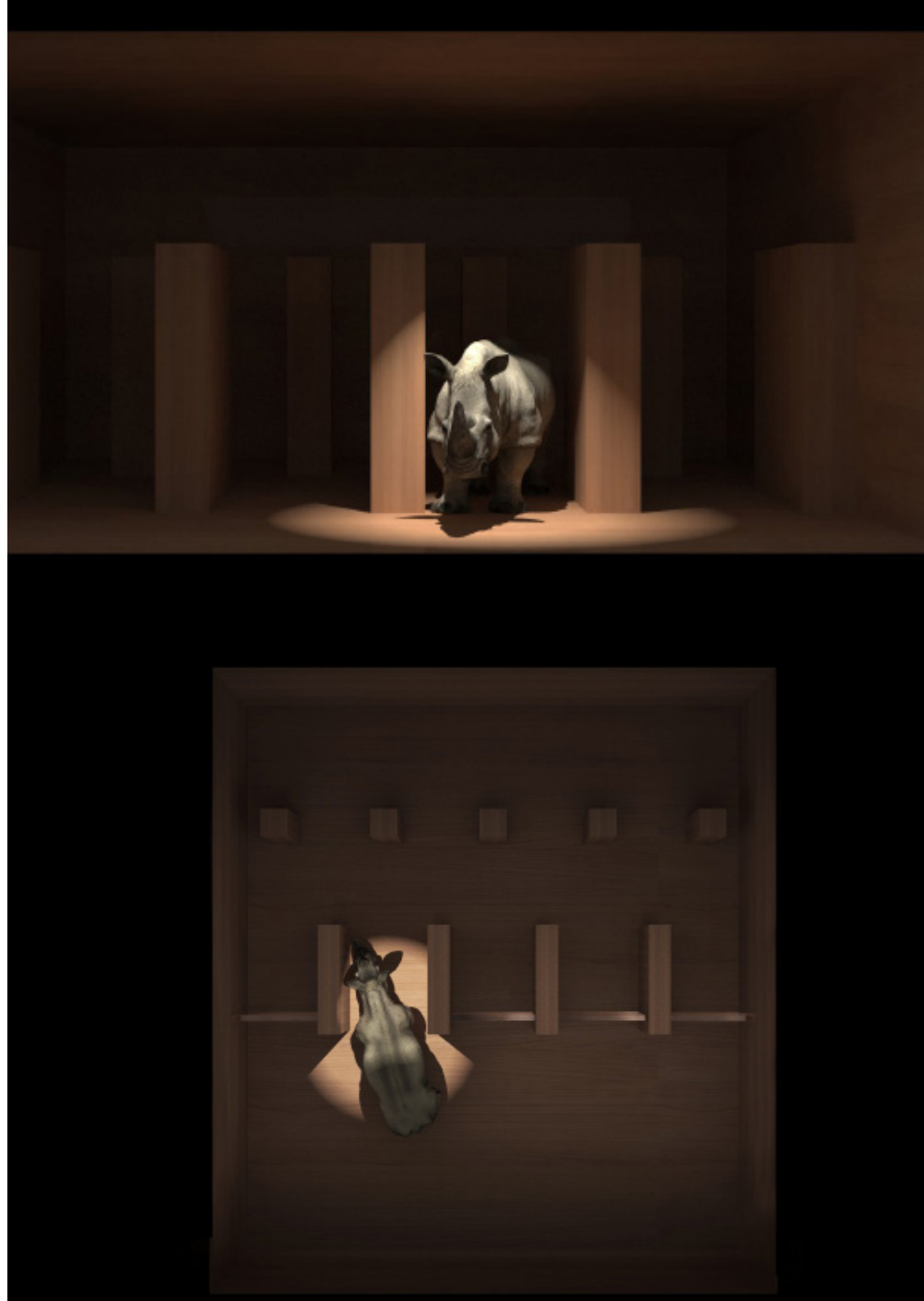
Ce parfait substitut questionne les limites de la naturalité, les rêves de désextinction et la course à l'intelligence artificielle. Les humains parviendront-ils à contrôler leurs comportements, voire leur conception même ?

ALEXANDRA DAISY GINSBERG (ANGLETERRE)

Née en 1982 à Londres, Angleterre, où elle vit et travaille.

Alexandra Daisy Ginsberg explore les valeurs qui sous-tendent le design, la science, la technologie et la nature. Elle a mené dix années de recherches sur le design à partir de matières vivantes et a dirigé la publication de *Synthetic Aesthetics: Investigating Synthetic Biology's Designs on Nature* (MIT Press, 2014). En 2017, elle achève la rédaction de *Better*, sa thèse de doctorat au *Royal College of Art* de Londres qui interroge les rêves d'un avenir « meilleur ». Depuis, l'artiste poursuit son parcours de recherches à travers de nombreuses publications, conférences et expositions, notamment au MoMA à New York, à la Biennale de Moscou ou au musée d'Art contemporain de Tokyo. Son travail est représenté dans des collections publiques et privées.

© Dr. Alexandra Daisy Ginsberg, *The Substitute*, esquisses, 2018



SUPERSUPERFICIE

Il fut un temps où l'idée de se débarrasser de quelque chose qui pouvait encore servir était inadmissible. Puis le marketing consumériste s'est installé, faisant disparaître le désir pour l'objet bien avant que celui-ci cesse d'être utile. En 2018, les humains ont produit près de 4000 milliards de tonnes de déchets. Les objets ont commencé à submerger la terre.

Dès les années 1970, des architectes comme Superstudio en Italie imaginèrent des scénarios alternatifs et visionnaires pour une nouvelle culture « anti-design » dans laquelle chacun disposerait d'un espace réduit, mais fonctionnel, pour vivre sans objet superflu. Ainsi, il ne s'agirait plus de produire des objets, des bâtiments et des villes, mais d'envisager les environnements, les comportements et les affects que génèrent ces objets.

Partant de ce contexte et de cette inspiration, Belén Rodríguez travaille depuis plusieurs années à concevoir un matériau

architectural couvrant, conceptualisant une nouvelle culture matérielle pour un monde dépourvu d'objets. Elle réalisera une série de sculptures et d'installations avec le plastique collecté pendant six mois sur les plages de Cantabrie, dans le nord de l'Espagne. Elle développera un prototype de ce matériau qui résultera de l'application de la technique du plastique fondu à ces déchets collectés. Ce matériau conservera visible l'hétérogénéité de ses pièces originelles; une honnêteté visuelle qui lui conférera une valeur symbolique.

Face à un monde de l'art de plus en plus globalisé et à une certaine tendance au cynisme, l'artiste veut privilégier des messages clairs et directs, repenser l'action locale et l'engagement par le biais d'actions individuelles. Belén Rodríguez se reconnaît et s'inscrit dans le nouveau courant du design éthique, désireux de simplicité et de justesse morale, dont *l'Éloge de l'ombre* de Jun'ichirō Tanizaki fait figure de manifeste, pour réhabiliter le travail manuel et la dignité des objets usagers.

BELÉN RODRÍGUEZ (ESPAGNE)

Née en 1981 à Valladolid, Espagne. Vit et travaille entre l'Autriche et l'Espagne.

Diplômée de l'Académie des Beaux-Arts de Vienne, où elle a étudié avec Heimo Zobernig, Belén Rodríguez est titulaire d'un diplôme des beaux-arts de l'université complutense de Madrid. Elle a participé à plusieurs programmes d'artistes en résidence : « FLORA ars+natura » (Bogotá), « Artista x Artista » (La Havane), « Hooper Projects » (Los Angeles), à l'Académie d'Espagne (Rome) ou encore au BMUKK (Tokyo). Belén Rodríguez prend souvent comme point de départ de ses investigations un élément banal en apparence pour révéler comment la nature vient perturber nos tentatives pour ordonner le monde. Elle sélectionne des matériaux et les détourne de leur fonction initiale pour créer une œuvre dans laquelle matérialité et spiritualité se confondent en une communauté de sens.

© Belén Rodríguez, déchets plastiques sur une plage d'Ostia, Mexique, 2012



TIDES

Les deux variables clés dans la détermination de la hauteur des marées sont la topographie des fonds marins et celle des côtes. Or, toutes deux ont été considérablement modifiées par les humains. Définir la hauteur moyenne d'une surface aussi instable est devenu une gageure en ces temps de réchauffement de la planète et d'élévation du niveau des mers, causée par la fonte des glaces et la dilatation thermique des océans. Les marées constituent donc non seulement un défi environnemental et scientifique, mais également une force dont l'influence physique et psychologique sur notre culture s'avère.

Tides compile une série d'enregistrements en continu de marées montantes grâce à une installation de structures en textile et de photographies temporelles. Ces marégraphes de tissu sont teintés d'anthocyanines, indicateurs naturels du pH des eaux, capables d'enregistrer la

dynamique des marées et l'insaisissable notion de « niveau moyen des mers ». La réaction chimique engendrée par sa dissolution dans les eaux montantes laisse une empreinte colorée allant du rouge en milieu acide (bas pH) au bleu en pH intermédiaire, et en devenant incolore puis jaune clair en milieu basique.

Cecilia Jonsson tend ses tissus sur l'horizon dans une myriade de zones dites « intertidales », soit la partie du littoral située entre les limites extrêmes des plus hautes et des plus basses marées. Toujours situés à proximité de structures officielles du contrôle de l'eau, les sites choisis (côtes, marais salants, zones humides, lacs, rivières, sites soumis à des contraintes environnementales) mettent en jeu une diversité de références politiques, religieuses et mythiques.

Soumis aux interactions gravitationnelles entre la Terre, la Lune et le Soleil, *Tides* agit comme un mantra qui aide à dissoudre l'empirisme culturel.

CECILIA JONSSON (SUÈDE)

Née en 1980 en Suède. Vit et travaille à Bergen, Norvège.

Cecilia Jonsson est une artiste plasticienne dont le travail allie méthodes de recherche objectives et expériences personnelles. Son œuvre fait fusionner la biologie et une histoire de la matérialité qui interagissent avec les arts, les sciences, la politique de l'environnement, l'esthétique et la technologie dans une alchimie contemporaine. Elle est diplômée de la *Bergen Academy of Art and Design* et du *Nordic Sound Art Program*. Elle a pris part à de nombreuses expositions internationales et a été distinguée à plusieurs reprises par des prix tels que le *VIDA 16.0 International Awards* (2014), le *Bio Art & Design Awards* (2016) et le *Prix Ars Electronica, Hybrid Art* (mention honorifique, 2017).

© Cecilia Jonsson, prototype de marégraphe à Mandø, la zone de conservation maritime de la mer des Wadden danoise, 2017



La chute de Babel est un symbole universel de ce syndrôme d'hubris qui conduit les humains à leur propre perte, aujourd'hui plus que jamais.

Clément Richem élabore un tableau vivant; la sculpture en argile d'une tour et son environnement urbain plongé dans un aquarium empli d'eau. L'argile se délite lentement à son contact. L'édifice démesuré se dissout et sa matière se confond progressivement avec la ligne d'horizon que dessine le sol. La transition d'un état à un autre de la matière, sa transformation continue et le sable qui recouvre tout, est le sujet de l'œuvre. Ni nos civilisations, ni nos corps, ni même les roches ne sont éternels. Cette déliquescence perpétuelle est conservée grâce à la vidéo.

Ce paysage sculpté sera le fruit d'un patient travail de modelage. La finesse de réalisation de l'édifice rendra saisissant son anéantissement dans et par l'eau. De

créateur, Clément Richem devient spectateur, fasciné par l'érosion si rapide de sa création longuement préparée. C'est en observant la capacité de l'argile à renaître qu'est né ce projet. Tous les restes de terre sèche non employés par un céramiste sont en effet plongés dans l'eau avant d'être recyclés. La dissolution de l'argile ainsi que la possibilité de la réutiliser ont fasciné l'artiste.

L'élévation d'une tour de Babel pointe surtout le risque de la dérive totalitaire, où tous les hommes parlant un même langage travailleraient à un même projet. La chute est l'opportunité de retrouver la multiplicité des propositions, la diversité des valeurs, des buts, des désirs. L'artiste construit une analogie avec nos modes de production globalisants, standardisés, qui annihilent la diversité du vivant, et convoque les sages préceptes de son père, agriculteur en biodynamie : « Rappelle-toi qu'on ne contrôle jamais le vivant. On l'accompagne, on y est présent, mais on ne le contrôle pas. »

CLÉMENT RICHEM (FRANCE)

Né en 1986 à Lons-le-Saunier, France. Vit et travaille à Saint-Nazaire, France.

Clément Richem est né en 1986 à Lons-le-Saunier. Diplômé de l'École supérieure d'Art de Lorraine, Épinal puis Metz, il a débuté son parcours artistique en région Grand-Est avant de s'installer à l'ouest, à Saint-Nazaire. Ses œuvres interrogent les relations entre humanité, nature et matière. Utilisant le dessin, la sculpture ou la vidéo, il cristallise ses réflexions autour des processus de construction et de destruction inhérents à la vie et à la création. Son travail est exposé régulièrement en France, en Espagne et en Allemagne, ainsi que récemment dans le cadre des Modules Fondation Pierre Bergé - Yves Saint Laurent au Palais de Tokyo, à Paris.

© Clément Richem, image extraite de la vidéo d'essai du projet *Babel*, 2018



LA DYNAMIQUE DU PHOSPHORE

Le phosphore est un élément chimique indispensable à la vie et présent sur terre en quantité limitée. Il est aujourd'hui l'objet d'une exploitation massive par l'industrie des engrais agricoles, au point que les réserves pourraient être épuisées d'ici à trois cent cinquante ans. Son extraction des roches phosphatées entraîne à la fois la stérilisation irréversible de ces sols et la production d'un abondant reliquat minéral – le phosphogypse. Au fil du temps, d'immenses crassiers de cette matière-déchets sont apparus partout où l'industrie des engrais s'est développée. En Pologne, en Chine, aux États-Unis et au Maroc principalement, cette géographie surnaturelle hante les paysages de sa blancheur étincelante.



Elise Alloin a enquêté sur ce phénomène méconnu. Dans le port de Gdańsk s'épanouit depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale le grand complexe chimique

Fosfory. Par lixiviation et ruissellement des eaux de pluie, le phosphogypse des crassiers, au même titre que les engrais phosphorés disséminés sur les terres agricoles, sont rendus à la mer. Ceci a pour conséquence l'eutrophisation et la métamorphose sans précédent des écosystèmes marins de la mer Baltique. Le phosphore y est en particulier responsable du fleurissement annuel de cyanobactéries, comme en témoigne l'évolution spectaculaire de la couleur de ses eaux, visible uniquement par satellite.

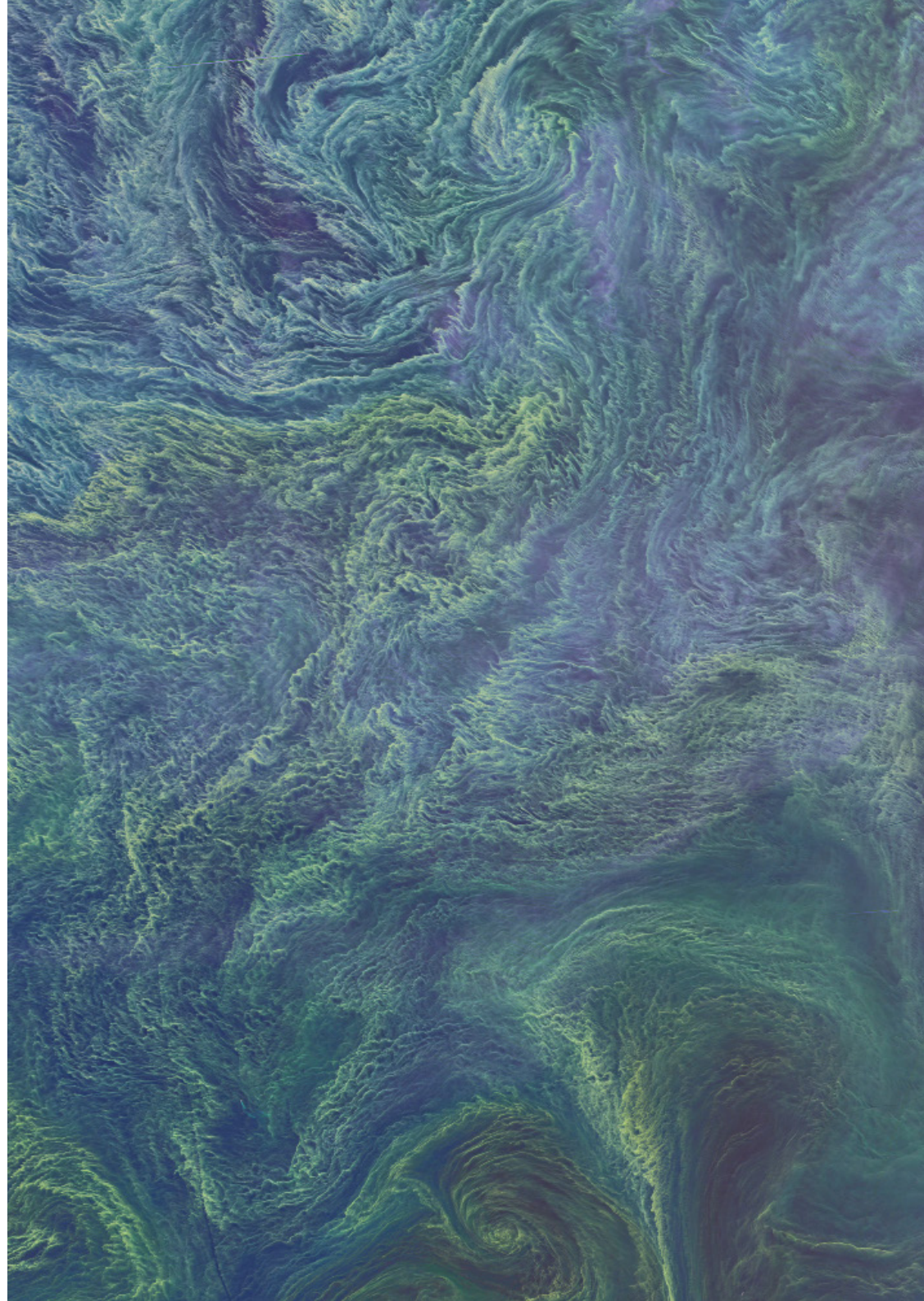
La Dynamique du phosphore traduira par un film, une installation multimédia et des sculptures vivantes explorant la manipulation chimique de cet élément, et les dimensions sensibles de la transformation qu'opère son industrie sur le territoire. À peine perceptible à l'échelle humaine, ce phénomène vivant, à l'échelle géologique, nous oblige à prendre conscience de la temporalité des cycles écologiques et à manifester une nouvelle relation au paysage dont nous sommes faits.

ELISE ALLOIN (FRANCE)

Née en 1971 à Paris, France. Vit et travaille à Strasbourg, France.

Elise Alloin s'intéresse aux dynamiques de l'invisible qui opèrent à la fois sur nos représentations du monde et sur notre perception du temps et des espaces. Son travail articule et questionne les notions de paysage, de lieu et des transformations substantielles que nos activités industrielles produisent sur nos modes d'habiter. Diplômée en arts plastiques, après une riche expérience professionnelle de restauratrice du patrimoine archéologique principalement à l'international, elle a notamment collaboré avec les chercheurs en physique nucléaire de l'Institut pluridisciplinaire Hubert-Curie sur le démantèlement du réacteur nucléaire de recherche de Strasbourg.

Ci-dessus : © Elise Alloin, photographie du crassier de phosphogypse de Kėdainiai, Lituanie, septembre 2018. À droite : © NASA images by Norman Kuring, NASA's Ocean Color Web. NASA Earth Observatory map by Joshua Stevens, based on data from Natural Earth. Caption by Kathryn Hansen



Imaginons que les extinctions de masse et la dégradation de l'environnement aient un impact symbolique et réel sur la constitution politique des pays et nos façons de vivre dans un environnement...

Imaginons que les oiseaux d'Amérique soient un ciment national... Les États-Unis ne se forgeraient-ils pas alors une image dans le reflet fantomatique de leur ancien éden ?

Telles sont les rêveries auxquelles se livre l'auteur de *The Birds of America*. En référence à l'œuvre du peintre naturaliste français et père de l'écologie américaine John James Audubon, Jacques Lœuille réalise une installation déroulée en sept films, chacun consacré à un oiseau disparu du territoire, afin de révéler une contre-histoire politique des États-Unis.

Les Américains ont construit une véritable mythologie autour des oiseaux, notamment du plus célèbre d'entre eux, le *Bald Eagle*, ou pygargue à tête blanche. Reconnu comme l'emblème de

la nation, ce rapace diurne s'est raréfié avec l'industrialisation du pays. Sa survie tient aujourd'hui à un programme de subvention et de protection fédéral. Quant au pigeon migrateur américain, il a lui tout à fait disparu, victime du culte des armes à feu, ou encore du Trétras, qui s'est éteint en 2012, chassé de ses prairies par l'exploitation gazière.

Ce qui est particulièrement poignant ici alors que fondent sur nous *fake news* et manipulations de l'information scientifique en tous genres, c'est que ces oiseaux disparus sont aussi sujets d'une véritable fantasmagorie : images et récits falsifiés ou imaginaires, faux témoignages, confusion d'espèces, photomontages et trucages optiques... Cette esthétique du *fake*, à travers ces images truquées ou erronées de *bird watcher*, sera présente dans l'installation et dialoguera avec les peintures d'Audubon. La « haute définition » des images d'Audubon et la *low definition* des images d'oiseaux actuelles contrastent, mettant en exergue la vanité de la technique, qui dans son hyperactivité ne sait plus rien conserver.

JACQUES LŒUILLE (FRANCE)

Né en 1983 à Chambray-lès-Tours, France. Vit et travaille à Paris, France.

Jacques Lœuille est diplômé de l'École des beaux-arts de Nantes, du post-diplôme des Beaux-Arts de Lyon et de l'école du Fresnoy, avec les félicitations du jury. Depuis, il conçoit des installations vidéo qui sont exposées en galeries, dans des manifestations artistiques, des centres d'art, des musées. En 2017, il réalise un essai-documentaire sur l'irruption de la mondialisation et du capitalisme dans la peinture hollandaise du XVII^e siècle : *La Peseuse d'or*. En 2017, *An Optimist in Andalusia* participe au 62^e Salon de Montrouge pour la promotion des jeunes artistes contemporains. Son projet *The Birds of America*, actuellement en développement, est lauréat du Prix Louis Lumière, anciennement Villa Médicis Hors les murs.

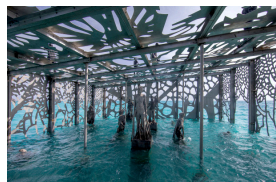
© John James Audubon, *The Last Carolina Parakeet*, 1825



Carolina Parrot Males 1. F 2. Young 3.
PSITACUS CAROLINENSIS.
Plant Vulgo. Cuckle Burr.

THE SCULPTURE CORALARIUM

Montée des eaux et détérioration rapide des récifs coralliens font craindre l'inhabitabilité des Maldives dès 2070. Et c'est là, au centre du plus grand lagon corallien aménagé des Maldives, où a lieu un processus d'érosion irréversible du littoral, dans la station balnéaire de Fairmont Maldives Sirru Fen Fushi, que le sculpteur Jason deCaires Taylor a choisi d'installer son *Coralarium*.



Un cube de 6 m de haut se dresse sur l'horizon. Il supporte sur son toit quelques sculptures d'hommes et d'enfants au regard porté vers la surface de la mer, et dans son antre abrite des personnages qui, soumis aux marées, marquent la fragilité de l'humanité face à l'élévation du niveau de l'eau. Élaborés à partir de structures de corail, les murs à la porosité naturelle permettent aux marées, au courant et à la vie marine de les traverser, et à la structure de « respirer ». La complexité de sa forme a été

voulue et conçue pour dissiper les forces océaniques tout en créant un espace de protection et permettre à la nature de le coloniser et s'y réfugier. Un programme scientifique sur la protection des coraux accompagne la révélation de l'œuvre finale, au fur et à mesure de sa colonisation.

De sublime en spectaculaire, l'artiste insuffle un débat – émotionnel et politique auprès d'un large public – essentiel à la formulation d'une réponse mondiale aux changements climatiques. Malheureusement, le 21 septembre 2018, le gouvernement des Maldives a ordonné à l'armée de détruire ces sculptures figuratives pour raisons religieuses. Un dialogue continu et des demandes d'autorisation approuvées durant toute la période de construction ont été vains. Le président Abdulla Yameen a été largement critiqué pour avoir voulu ainsi renforcer son soutien aux extrémistes et souligner son autorité. Le 23 septembre, il perdit massivement les élections.

JASON DECAIRES TAYLOR (ANGLETERRE)

Né en 1974 à Douvres, Angleterre. Vit et travaille à Canterbury, Angleterre.

Jason deCaires Taylor est un sculpteur, environnementaliste et photographe professionnel sous-marin. Au cours des dix dernières années, il a travaillé à l'implantation de plusieurs musées et parcs de sculptures sous-marins à grande échelle, avec plus de 850 œuvres publiques grande nature. Il a acquis une notoriété internationale en 2006 avec l'inauguration du premier parc de sculptures sous-marines au monde à Grenade, dans les Antilles. Désigné comme l'une des vingt-cinq plus grandes merveilles du monde par le *National Geographic*, ce parc a joué un rôle déterminant dans le classement du site par le gouvernement en zone nationale protégée. Cette implantation a été suivie en 2009 par celles du Museo Subacuático de Arte entre Cancún et les îles Mujeres au Mexique, et du Museo Atlántico (2016) à Lanzarote, dans l'archipel des Caraïbes. Un musée sous-marin devrait voir prochainement le jour à Nice.

© Cat Vinton photographe, vues intérieure et extérieure du *Coralarium* de Jason deCaires Taylor avant sa destruction, 2018.



KUANNERSUIT; KVANEFJELD: THE COMMUNITY RADIATION MONITORING PROJECT

Depuis des générations, la petite agriculture aux alentours de Kvanefjeld est le modèle économique qui prédomine, comme à l'échelle nationale du Groenland. Ce paysage culturel extraordinaire est classé au patrimoine mondial de l'Unesco. Bordé de fjords spectaculaires et de pâturages, il est aussi un site géologique unique doté d'un des plus riches gisements de métaux rares et d'uranium au monde. Une société minière australo-chinoise est en train d'en obtenir un permis d'exploitation à ciel ouvert, élevant tristement Kvanefjeld au rang de symbole d'un moment charnière pour le Groenland, où le fonctionnement durable est compromis par l'appât du gain à court terme, et l'impact, radical, sur l'infrastructure économique du pays, son tissu social et culturel, son identité.

Après avoir réalisé un premier documentaire sur le site, le trio d'artistes projette une série d'initiatives destinées à asseoir une collaboration de long terme avec la

communauté locale et des scientifiques de la Commission européenne de surveillance de la radioactivité ambiante et de la sécurité nucléaire. Ensemble, ils créeront une station de surveillance alternative des radiations pour transmettre des données fiables au système d'évaluation de la radioactivité de l'Union européenne. Bergers, chasseurs, pêcheurs seront impliqués et formés par les artistes pour surveiller le niveau des radiations dans leur environnement, les cartographier et les transmettre en temps réel grâce au développement des compteurs geigers pour smartphone.

Une production artistique bâtie sur ces relations nouvelles entre une population, son autonomie émergente et la conscience du risque dans le contexte de la mine de Kvanefjeld rendra visible ce flux de données participatif et démocratique. Ce projet veut être le point de départ de nouvelles façons de penser la collecte et le partage des données formelles et informelles dans de tels contextes géopolitiques.

LISE AUTOGENA, JOSHUA PORTWAY & ELE CARPENTER (DAN/UK)

Nés respectivement en 1964, 1967 et 1971 au Danemark et en Angleterre. Vivent et travaillent en Angleterre.

Lise Autogena et Joshua Portway explorent comment la technologie refaçonne notre appréhension de la nature et de la société au moyen de films, performances contextualisées, technologies sur mesure, installations multimédias et manipulations de données en temps réel : *Most Blue Skies* permettait de visualiser les cieux les plus bleus du monde en temps réel, et *Black Shoals – Dark Matter* de s'immerger dans un planétarium où constellations, galaxies et trous noirs se nourrissent des données des marchés financiers. Lise Autogena enseigne la transdisciplinarité à l'université Sheffield Hallam et est membre de la *Arts Foundation* et du Fonds national pour la science, la technologie et les arts. Ele Carpenter est conservatrice associée au musée de l'image de Umeå (Bildmuseet), directrice artistique de l'organisation multidisciplinaire *Arts Catalyst* pour les arts et directrice du groupe de recherche sur la culture nucléaire au Goldsmiths.

© Lise Autogena & Joshua Portway, *Vue de Kuannersuit*, 2018



CITÉS D'URGENCES – APUS APUS

L'étalement urbain et la densification de l'espace rural autour des agglomérations mettent en péril la vie de certaines espèces végétales et animales.

Avec *Cités d'urgences*, Feipel et Bechameil cherchent à mettre en œuvre une série de projets pour offrir aux espèces menacées par la raréfaction ou la destruction de leur habitat naturel des logements dédiés.



Alors que le tourisme fait rage et que les déplacements de populations n'ont jamais été aussi importants, de moins en moins de place est laissée aux animaux migrateurs et aux espèces nomades. Ils sont pourtant le symbole de cette liberté de se mouvoir au gré des saisons, qu'ils annoncent par leurs allées et venues. Le vol, les cris stridents, les incessantes poursuites des martinets ne sont-ils pas l'une des joies du début de l'été? Cet oiseau a en effet

évolué aux côtés des humains, s'habituant au cours des siècles à utiliser les anfractuosités des murs de pierres et de mortier des maisons pour y établir ses nids. Mais l'architecture contemporaine et son rêve de perfection et de fonctionnalité ont éliminé de nos bâtis toutes sortes de failles et de brèches, ne laissant que des surfaces lisses et impropres à la nidification.

Feipel et Bechameil, artistes du rapport au corps dans l'architecture, des grands ensembles, de l'habitat et de l'habitant, proposent, dans une région rurale où l'espèce a quasiment disparu, de montrer qu'il est possible, en partant du bâti existant et en travaillant dans la durée, de réunir les conditions d'un retour de cet oiseau migrateur. Établissant une collaboration multidisciplinaire avec des scientifiques et les habitants eux-mêmes, ils développeront de nouvelles anfractuosités dans des murs existants, pensées comme des œuvres à part entière.

MARTINE FEIPEL & JEAN BECHAMEIL (BELGIQUE)

Nés respectivement en 1975 et 1964, au Luxembourg et à Paris, France. Vivent et travaillent à Bruxelles, Belgique.

Martine Feipel & Jean Bechameil travaillent ensemble depuis 2008. Martine Feipel a suivi des études d'arts plastiques à l'université des Arts à Berlin et au Central Saint Martins College of Art and Design à Londres. Jean Bechameil est passé par les Beaux-Arts de Paris et l'Académie Willem de Kooning de Rotterdam. Il a travaillé sur différentes scénographies de théâtre et de cinéma, et aidé à la réalisation des décors de plusieurs films de Lars von Trier. Le travail de Martine Feipel et Jean Bechameil interroge de manière générale notre perception de l'espace. Ils ont été sélectionnés en 2011 pour représenter le Luxembourg à la 54^e Biennale de Venise. Depuis, ils ont été invités à de nombreuses expositions internationales, notamment au Kunstmuseum Bonn, au Pavillon de l'Arsenal à Paris ou à la Triennale de Beaufort en Belgique. En 2017, le Casino Forum d'art contemporain Luxembourg leur a consacré une exposition monographique.

© Martine Feipel & Jean Bechameil, *Cités d'urgences - Apus Apus*, esquisses, 2018



G5_INTER-ESPÈCES

Le post-humanisme, l'intelligence artificielle (IA), l'édition génétique comme le changement climatique remettent en question l'ordre du vivant. L'homme va-t-il fusionner avec la machine?

Les plantes connectées, les animaux-cyborg, les attaques bactériologiques, devenir notre nouvelle normalité? *G5* remet en question le droit des humains à décider seuls de l'avenir du monde vivant.

Ce projet mêlant arts et sciences prend la forme d'un spectacle à la fois de danse et de théâtre, une installation qui permet à Rocio Berenguer de figurer son rêve d'établir un dialogue d'égal à égal entre les grands règnes du vivant. Combinant réel et fiction, science et imaginaire poétique, *G5* se situe dans un futur proche où l'IA bouleverse les rapports de domination terrestres, signant la fin de l'anthropocentrisme.

Ce changement est envisagé comme une opportunité pour rétablir une coexistence pacifique et organisée entre les espèces. Des représentants du genre humain, du règne machine et des autres espèces du vivant sont réunis autour d'une table pour débattre des possibilités de leur collaboration, fusion, détermination, autonomie ou indépendance, et entériner la première législation inter-espèces mondiale.

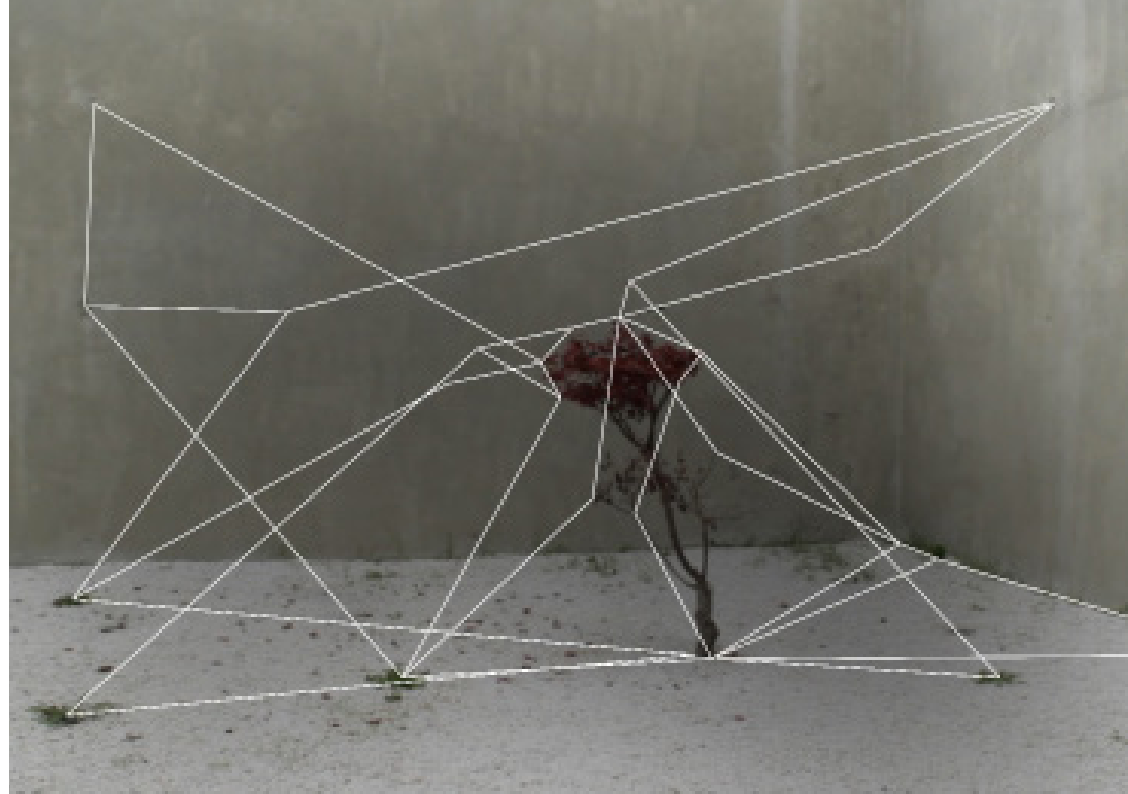
La mise en scène de ce dialogue hypothétique permet d'évoquer des questions scientifiques, éthiques, sociétales et artistiques cruciales, et d'explorer les possibles systèmes de communication inter-espèces. D'Emanuele Coccia à Baptiste Morizot en passant par Francis Hallé, Corine Pelluchon, Bruno Latour et Edgar Morin, l'artiste se nourrit des recherches de ceux qui contribuent à bâtir la conscience d'une véritable communauté terrienne englobant toutes les formes de vie.

ROCIO BERENGUER (ESPAGNE)

Née en 1987 à Barcelone, Espagne. Vit et travaille à Paris, France.

Rocio Berenguer, artiste transdisciplinaire, metteuse en scène, chorégraphe et directrice artistique de la compagnie Pulso, explore l'hybridation entre les disciplines et collabore avec de nombreux artistes, développeurs, ingénieurs, techniciens et scientifiques. Elle se concentre actuellement sur l'écriture de projets arts/sciences, où la dramaturgie de l'œuvre intègre les nouvelles technologies comme parti pris de l'écriture. Ses principales créations depuis 2012 sont *Stéthoscope*, *Corps/Non-lieu* (lauréat du 1^{er} Prix de la Biennale « Bains Numériques »), *Serendipity*, *Homeostasis#V2*, *Ergonomics*, *lAgotchi* et *Le Guide pratique du corps dans l'espace public*. En 2017, elle suit une résidence au *Google Cultural Lab* pour la création de la pièce en réalité virtuelle *Par_cœur_rire*. En janvier 2018, elle a présenté une première étape de *G5_Inter-espèces* au Centre Pompidou à Paris.

© Rocio Berenguer, *G5_Inter-Espèces*, 2018



COAL

COAL a été créée en France en 2008 par des professionnels de l'art contemporain, du développement durable et de la recherche dans le but de favoriser l'émergence d'une culture de l'écologie et d'accompagner la transformation des territoires par l'art.

Dans un esprit pluridisciplinaire, COAL mobilise les artistes et les acteurs culturels sur les enjeux sociétaux et environnementaux en collaboration avec les institutions, les collectivités, les ONG, les scientifiques et les entreprises, et soutient le rôle incontournable de la création et de la culture dans les prises de conscience et la mise en œuvre de solutions concrètes.

COAL conçoit et organise des expositions d'art contemporain et des événements culturels sur les enjeux du développement durable pour d'importantes structures culturelles (telles que la Société du Grand Paris, La Condition Publique, l'Unesco, La Villette, la Gaîté Lyrique, la FIAC, le Domaine départemental de Chamarande ou encore le Muséum national d'Histoire naturelle), remet chaque année le Prix COAL Art et Environnement, et participe à la connaissance et à la diffusion de la thématique via la coopération européenne (Imagine 2020 et *Creative Climate Leadership*), le conseil, les prises de parole, les publications, ainsi que l'animation de Ressource0.com, premier média et centre de ressources dédié à la promotion des initiatives nationales et internationales liant arts et écologies.

Ces rapprochements entre culture et développement durable font aujourd'hui l'objet d'un véritable mouvement international auquel COAL concourt en tant que premier acteur français. À ce titre, COAL a mis en œuvre en 2015 ArtCOP21, l'Agenda culturel de la COP21, inscrivant la culture à l'agenda de la transition écologique. COAL travaille aujourd'hui à la mise en œuvre d'un agenda culturel pour le Congrès mondial de la nature, qui se tiendra à Marseille en 2020.

COAL

Co-funded by the
European Union



Creative
Europe
Culture

IMAGINE 
art and climate change



MINISTÈRE
DE LA TRANSITION
ÉCOLOGIQUE
ET SOLIDAIRE



Ministère
Culture

musée
de la chasse et
de la nature 

FONDATION
FRANÇOIS
SOMMER 
POUR LA CHASSE ET LA NATURE